

Argot et parler populaire

exposé de François Thouvenin

(fait à Strasbourg devant les adhérents de DLF Alsace, le 18 mai 2006)

INTRODUCTION

Je vous propose aujourd'hui de ressentir les délicieux frissons de l'**encanaillement**, celui que s'offraient – en prenant un peu plus de risques, toutefois – certains bourgeois parisiens du début du vingtième siècle. Le samedi soir, ils aimaient se rendre dans les endroits louches de la capitale pour se frotter au monde souterrain des mauvais garçons et des dames de petite vertu. Étant donné à la fois l'incroyable richesse du sujet, mon amateurisme et le peu de temps dont je dispose, je n'ai aucune prétention de traiter le sujet de manière exhaustive, et encore moins de manière objective. Vous allez donc subir ma vision personnelle de l'argot et mes préférences en la matière, et si je dis trop de bêtises, n'hésitez pas à me corriger.

Qu'est-ce que l'argot ? Qu'est-ce que le parler populaire ? Si l'on veut absolument établir une différence entre les deux, on peut dire qu'au début du vingtième siècle, l'argot était le langage codé qu'employaient presque exclusivement les mauvais garçons et leurs compagnes, qui ne voulaient pas être compris des personnes étrangères au milieu. Alors que le parler populaire, lui, était pratiqué en toute candeur et transparence par le bon peuple des ouvriers et artisans, entre autres professions honnêtes.

Prenons le film *Casque d'Or*, que Jacques Becker a tourné en 1951 avec Simone Signoret dans le rôle-titre et Serge Reggiani dans le rôle de Manda, ancien apache reconverti en honnête charpentier. Cette œuvre illustre l'époque (qu'on a appelée « Belle Époque ») où les deux mondes étaient encore relativement cloisonnés entre eux. La preuve en est que Manda, de nouveau en contact avec son ancien milieu par l'intermédiaire de la belle prostituée Casque d'Or, qu'il aime et dont il est aimé, commet un meurtre et finit sur l'échafaud. Il est « rattrapé par son destin », en somme, et inexorablement ramené à sa condition première : c'est beau comme une chanson réaliste de Fréhel ou Damia !...

Même en 1936, c'est-à-dire après que les Français de toutes les classes sociales se furent mélangés – contraints et forcés – dans les tranchées de la Grande Guerre, les deux milieux n'étaient guère miscibles entre eux. Témoin l'intrigue de *La Belle Équipe*, de Julien Duvivier, avec Jean Gabin, Charles Vanel et Viviane Romance : cinq ouvriers chômeurs parisiens gagnent le gros lot de la Loterie nationale et achètent une guinguette. Mais à la fin, le personnage interprété par Jean Gabin (sous son propre prénom) est assassiné par un souteneur, espèce que l'ouvrier Jean ne se prive pas de mépriser autant qu'il en est méprisé ; ainsi dit-il de ce maquereau : « *un p'tit homme tout couvert d'écailles* »... Voilà du reste un exemple de parler populaire, de gouaille populaire qui se passe de toute expression argotique. À noter que le film est sorti avec cette fin tragique, mais aussi – contre la volonté du réalisateur – avec une fin heureuse, car le Front Populaire étant au pouvoir, il fallait à toute force donner au public une image optimiste du Matin Radieux qui succède forcément au Grand Soir...

Chanson du film, interprétée par Jean Gabin, fils d'enfants de la balle et enfant de la balle lui-même :

« *Quand on s'promène au bord de l'eau,
Comm' tout est beau, quel renouveau,
Paris au loin nous semble une prison,
On a le cœur plein de chansons.*

*L'odeur des fleurs nous met tout à l'envers,
etc. »*

Puis, les truands ont eu tendance à s'embourgeoiser et les ouvriers à donner parfois dans la truanderie (**Boudard et Étienne le signalent à leur manière dans *La méthode à Mimile* : « *Le jeunot pue-la-sueur, s'il a la rame [...] certain qu'il va se trouver hareng ou casseur, ça fait pas un pli* ») Et au milieu du vingtième siècle environ, les représentants de ces deux mondes, qui habitaient depuis toujours les mêmes quartiers et partageaient de plus en plus les mêmes distractions (les courses de chevaux, le cinoche, la boxe, le catch, les guinches), ont fini par parler à peu près le même langage. C'est pourquoi je ne chercherai pas aujourd'hui à pousser jusqu'au bout le distinguo excessivement subtil entre argot et parler populaire. D'ailleurs, ce modeste exposé ne peut ni ne veut évidemment prétendre à l'académisme, surtout avec un sujet qui s'y prête plutôt mal !**

TERMINOLOGIE ET PHRASÉOLOGIE DE L'ARGOT

Nous sommes tous ici des **caves**... Rassurez-vous, ce mot n'est insultant que dans la bouche d'un représentant des « classes dangereuses », selon le mot d'Albert Simonin, qui en avait fait partie. Les voyous, les apaches considèrent comme un **cave** tout individu, quel que soit son rang social, qui n'est pas membre du milieu et qui n'est donc à leurs yeux qu'une méprisable victime au moins potentielle.

Précision importante : comme nous sommes tous ici des « caves », donc accessoirement des gens attachés à une certaine décence, j'éviterai le plus possible la terminologie argotique pourtant richissime se rapportant au sexe, à ses pompes et à ses œuvres. En tout cas, je ferai de mon mieux...

LES DIFFÉRENTES CATÉGORIES D'ÊTRES HUMAINS SELON LES « HOMMES » :

Les caves

Vient de « cavé » (attesté depuis 1882 environ). Homme simple, naïf ; accessoirement, client d'une prostituée. D'une manière générale, est réputé « cave » (au féminin, « cavette ») :

1. celui qui tire naïvement sa subsistance d'une activité non délictueuse, quel que soit le niveau de fortune qu'il peut atteindre ;
2. celui qui a l'occasion de commettre sans risques une action malhonnête, mais qui se l'interdit bêtement ;
3. celui qui offre des cadeaux à une femme, alors que, comme chacun devrait le savoir, une femme est faite pour rapporter de l'argent à son homme ;
4. celui qui, chose incompréhensible, se refuse à tirer un parti financier des infidélités de sa femme (ou d'une de ses femmes), c'est-à-dire à faire œuvre de proxénète ;
5. le brave corniaud qui peut faire l'objet d'une arnaque quelconque, quelle que soit l'importance du dommage qu'il subira.

Tout ce qui ne comprend ni ne parle l'argot est un cave (ou une cavette). Mais tout ce qui comprend et parle l'argot n'est pas pour autant un **affranchi**, c'est-à-dire un membre du milieu. Je

comprends l'argot en partie, je le parle un tout petit peu à l'occasion, comme beaucoup de gens, mais cela ne fait pas de moi un **affranchi**, ni même un **demi-sel**.

Les demi-sels

Le demi-sel serait en quelque sorte un truand à temps partiel ou un intermittent de la malhonnêteté, un individu à moitié *dessalé* (du verbe *dessaler* : rendre moins niais, plus dégourdi ; *se dessaler* : se dégourdir, se déniaiser).

Définition qu'en donne Simonin :

« **Demi-sel** : faux voyou dont la femme se défend petitement, mais qui néanmoins exerce régulièrement une profession avouable pour équilibrer le budget du ménage. Cordialement méprisé dans le milieu, le demi-sel est considéré comme dangereux par les indiscretions, volontaires ou inconscientes, qu'il peut commettre en rapportant des propos qu'il a surpris. Nul ne peut préjuger son comportement au cours d'un interrogatoire policier, au cas où il aurait été témoin d'une quelconque affaire (rixes, règlement de comptes). Pour ces raisons les "hommes" évitent le contact du demi-sel et on les voit désertier brusquement un bar où ils avaient leurs habitudes, dès le moment où des demi-sels commencent à y être clients assidus. »

Les hommes

Face aux caves, face aux demi-sels, il y a les **hommes**. Et leur parler, c'est, ou plutôt, *c'était* l'argot, dont nous traitons aujourd'hui.

Définition du *Dictionnaire de l'Académie Française, Nouvelle Édition, 1776* :

« ARGOT, *s. m.* Certain langage des gueux et des filoux [sic] qui n'est intelligible qu'entre eux ».

De fait, les gens qui ne parlent pour ainsi dire que l'argot ne sont tout simplement pas fréquentables par des « caves » comme nous. Ce sont des voyous préoccupés avant tout par les moyens de gagner de l'argent sans se fatiguer. Tout leur est bon : cambriolages, attaques de banques, fausse monnaie, trafics en tous genres, proxénétisme ; en règle générale, TOUT CE QUI EST ILLÉGAL ET RÉPUTÉ MOINS FATIGANT QUE LE TRAVAIL (malgré le mal terrible et souvent infructueux que se donnent parfois les as de la cambriole pour réussir leur coup : on pense aux films *Topkapi* ou *Mélodie en sous-sol*). De plus, ils sont volontiers vulgaires, voire excessivement grossiers, et affichent en général une misogynie, un mépris de la femme à toute épreuve. Pour eux, les femmes se divisent en deux catégories : les *gagneuses* d'un côté, les *cavettes* de l'autre, c'est-à-dire d'une part les prostituées, de l'autre les femmes qui n'appartiennent pas au milieu, le point commun entre les unes et les autres étant de n'être que des proies.

Alors, qu'est-ce qui peut bien susciter l'intérêt pour cette langue de marginaux, de hors-la-loi, de réprouvés ? Chez certains « caves », le snobisme, bien sûr (« *Écoutez, j'adooore cette langue meerveilleuse, pleine de piquant ; ça me cravache, quoooo !* »). Ce qui attire d'autres « caves » vers l'argot, et c'est mon cas, c'est le simple attrait pour la langue, toutes les langues, tous les phénomènes linguistiques. Un traducteur s'intéresse forcément à l'argot, parler marginal et soucieux de le demeurer autant que possible, mais tellement riche. Bien sûr, on peut ressentir un certain tiraillement : d'une part, il y a la déformation professionnelle, qui fait de vous un caméléon, un linguiste de terrain doué d'empathie, censé évoluer avec aisance à tous les niveaux de langue, y compris celui du ca...niveau si besoin est ; d'autre part, il y a les habitudes d'honnêteté et de politesse qu'on vous a inculquées depuis le berceau.

Étant pratiqué par des individus qui vivent dans l'instabilité, la précarité et la transgression systématique, l'argot est lui-même – c'est logique – une langue qui varie beaucoup d'un endroit à un autre comme d'une époque à une autre et qui transgresse systématiquement la langue ordinaire, d'où son extrême fantaisie morphologique et syntaxique.

C'est cette fantaisie qui lui confère son charme canaille, sa truculence, son inventivité – voire sa poésie à l'occasion (nous y reviendrons). Alexandre Dumas disait, en substance, qu'il avait été infidèle à la langue française, mais qu'il lui avait fait de beaux enfants, et l'on peut dire exactement la même chose de l'argot.

Chacun des avatars de l'argot (et ils sont innombrables !) varie considérablement dans le temps et l'espace, ne serait-ce que pour essayer de rester le plus marginal, le plus codé, le plus incompréhensible par les « caves », surtout les forces de l'ordre, et il faudrait une immense bibliothèque pour rendre compte exhaustivement de tous les argots qui se sont succédé dans la France entière depuis le temps de François Villon. En outre, comme l'argot est une langue orale, donc transcrite en fonction de la subjectivité de chaque scripteur, son orthographe est phonétique, incertaine, fluctuante. Enfin, il y a des mots d'argot qui ont plusieurs significations sans aucun rapport entre elles.

Il varie aussi selon les individus. Voici ce qu'en dit Simonin dans « *Le petit Simonin illustré par l'exemple – Nouveau dictionnaire de l'argot* » (NRF) :

« Ainsi le violent sera riche de vocables ayant trait au combat, aux affrontements, aux armes, au trépas, tandis que le voluptueux disposera d'un arsenal surprenant de mots se rapportant à l'anatomie intime et aux mécanismes érotiques. Chez le cupide on trouvera une dominante de termes évoquant l'argent, les façons de se le procurer et de le mettre hors d'atteinte des convoitises, alors que le pusillanime, pressentant d'implacables probabilités, se distinguera par une abondance de locutions axées sur la répression policière, les rigueurs de la magistrature, la vie et les mœurs dans l'univers des prisons. »

Exemples de cette abondance lexicale :

- Tuer :** assaisonner, buter, dégommer, dézinguer, dessouder, repasser, descendre, dévisser, effacer, estourbir, étendre, plomber, poinçonner, poivrer, etc.
- Poitrine féminine :** devanture, flotteurs, amortisseurs, gaillards, enjoliveurs, doudounes, roberts, pare-chocs, nibards, néné, roploplos, boîtes à lait, etc.
- Maison de passe :** bobinard, bouiboui, boxon, chabanais, clandé, taule, poulailler, volière, etc.
- Voler :** barboter, chourer, chouraver, piquer, lever, soulever, secouer, grinchir, etc.
- Argent :** artiche, flouze, auber, blé, braise, carbure, douille, fraîche, grisbi, oseille, osier, morlingue, mornifle, pèze, thune, trèfle, etc.
- Policier :** Archer, bignolon, bricard, guignol, pèlerine, reniflette, royco, semelle, etc.
- Prison :** taule, cabane, ballon, gnouf, trou, bloc, chtibe, placard, violon, etc.

Guillotine : l'abattoir, la faucheuse, le gillette, le guichet, Madame, Mademoiselle, la mécanique, la bascule à Charlot, la veuve rasibus, etc. (au temps de la Révolution dite française : le coupe-cigare national)

Voilà pourquoi je n'ai pas la moindre prétention d'être exhaustif !... Mon seul propos est de divertir et d'intéresser, voire de donner envie de fréquenter les bons auteurs de la langue verte. Je ne pourrai évidemment le faire qu'en fonction de mes goûts personnels. Ils me porteraient plutôt vers la gouaille toute parisienne de cette langue merveilleusement drôle que les affranchis ont parlée entre deux époques à chacune desquelles correspond un chef-d'œuvre cinématographique du genre : *Fric-Frac* (1939, avec Arletty, Michel Simon et Fernandel, mise en scène de Maurice Lehmann et Claude Autant-Lara) et *Les Tontons flingueurs* (1963, avec Lino Ventura, Bernard Blier, Jean Lefèbvre, Francis Blanche, etc., mise en scène de George Lautner et dialogues de Michel Audiard), c'est-à-dire très exactement au milieu du vingtième siècle. Mais je dirai aussi quelques mots des argots ou jargons actuels.

L'ARGOT AU CINÉMA

1. *Fric-Frac* :

Quatre personnages principaux sont en présence : Marcel (interprété par Fernandel), honnête employé d'une bijouterie, Renée, fille du bijoutier, qui veut absolument épouser Marcel, Loulou (interprétée par Arletty), une entraîneuse dont l'homme est en prison, et Jo (interprété par Michel Simon), ami de Loulou et de son homme. Loulou et Jo veulent se servir de Marcel pour cambrioler la bijouterie où celui-ci travaille, car depuis sa cellule de la Santé, le souteneur de Loulou se plaint de ne pas recevoir d'argent.

Jo à un ami du milieu, en parlant du cave Marcel : « Qu'est-ce qu'y trimballe, le frangin ! Y fait son poids, j'te jure ! »

Un ami de Jo : « - C'bourrin, il a été préparé d'première ! C'est dans la fouille, j'te dis ! Tu peux t'déculotter d'sus, parole ! »

Jo : « - T'es pas louf ? C'e' un tréteau, c'te gail, il est jamai' arrivé !... Il est même jamais parti ! »

Jo : « P'tit Louis e' en train d'tond' un cave avec des bobs chanstiqués »

Marcel : « Les policiers l'ont appelé "Jo-les-Bras-Coupés"... »

Loulou : « Ha, j'me marre ! Tu vois : même la r'nif' sait qu't'es un ramier ! »

Jo : « Tu sais c'que j'y dis, à la r'nif' ? »

Loulou : « J'vais tout d'même pas laisser mon homme becqu'ter à l'ordinaire : c'est des choses qui s'font pas ! »

Loulou à Jo : « File-moi un sac et cinq jetées ! » [mille francs + cinq fois cent francs, soit quinze-cent francs]

Marcel a invité Loulou au restaurant, mais elle vient accompagnée de Jo :

Marcel - « J'eusse préféré que vous vinssiez seule »

Loulou - « Quoi ??? »

Marcel - « J'aurais préféré que vous veniez seule »

Loulou - « Là, j'ai pigé... Redites-le comme la première fois, pour voir : c'est marrant ! »

Marcel - « J'eusse préféré que vous vinssiez seule »

Loulou - « Haha, t'entends ça, Jo ? »

Marcel - « Mais c'est français ! »

Loulou - « À qui vous voulez faire avaler ça ? Vous nous prenez pour des caves ? »

2. Les Tontons flingueurs :

On agaçait Michel Audiard en lui disant qu'il écrivait en argot. Malgré son amitié et sa collaboration avec Antoine Blondin et Alphonse Boudard – deux grands connaisseurs de l'argot « pur et dur » –, il préférerait dire qu'il écrivait en français populaire. Et de fait, les mots d'argot proprement dit sont assez rares dans ses dialogues de film, sans doute parce qu'il voulait avant tout être compris du plus grand nombre de spectateurs. En voici pourtant quelques exemples, très compréhensibles grâce au contexte et au jeu des acteurs :

Scène où « le Mexicain » est sur le point de mourir et où il dit à son vieil ami Fernand Naudin, qui s'est reconverti dans « l'honnête » et qu'il a fait venir de Montauban à Paris : (Le Mexicain : Jacques Dumesnil – Fernand Naudin : Lino Ventura)

« J'suis r'venu pour **caner** ici et pour me faire enterrer à Pantin avec mes **vioques**. Les Amériques, c'est chouette pour prend' du **carbure** ; on peu' y vivre aussi... à la rigueur, mais question d'laisser ses os, y'a qu'la France, hein ? Et j'**décambute** bêtement, et j'laisse une **mouchette à la traîne**, Patricia. C'est d'elle que j'voudrais qu'tu t'occupes. »

La présence du petit ami d'un des truands dérange le Mexicain, qui déclare à la cantonade :

« Chez moi, quand les hommes parlent, les **gonzesses** se taillent. »

*Raymond à Fernand : « Y'a du suif chez Tomate, trois voyous qui **chahutent** la partie ; les croupiers ont les foies pour la caisse, ils demandent de l'aide. »*

*Blier à Jean Lefebvre (les frères Volfovi) : Non mais t'as déjà vu ça ? en pleine paix, y chante et pis crac, un **bourre-pif**, mais il est complètement fou, ce mec ! Mais moi les dingues j'les soigne, j'm'en vais lui faire une ordonnance, et une sévère, j'vais lui montrer qui c'est Raoul. Au quat' coins d'Paris qu'on va l'retrouver éparpillé par petits bouts façon puzzle... Moi quan' on m'en fait trop, j'correctionne plus, j'dynamite... j'disperse... j'ventile...*

3. Le Cave se rebiffe (Gilles Grangier, 1961 – Scénario et dialogues de Michel Audiard, Gilles Grangier et Albert Simonin)

L'intrigue : Gabin – expert de la fausse monnaie – revient en France après un très long séjour en Amérique latine, sollicité par Blier, pour monter une opération de grande envergure. Le graveur, Maurice Biraud, est un surdoué dans sa partie, mais un « cave ». Antoine Balpêtré est un complice, Ginette Leclerc est la femme de Blier, et Françoise Rosay une vieille amie de Gabin qui lui fournit le papier.

Blier (parlant d'un faux voyou) : – Parce que j'aime autant vous dire que pour moi, Monsieur Eric, avec ses costumes tissés en Écosse à Roubaix, ses boutons de manchette en simili et ses pompes à l'italienne fabriquées à Grenoble, eh ben, c'est rien qu'un demi-sel. Et là, je parle juste question présentation, parce que si je voulais me lancer dans la psychanalyse, j'ajouterais que c'est le roi des cons...

Blier : – Dans un ménage, quand l’homme ne ramène pas un certain volume d’oseille, l’autorité devient, ni plus, ni moins, d’la tyrannie !... Et l’autoritaire, un simple emmerdeur prétentieux !...

Dabe : sous Louis-Philippe (du temps de Vidocq), ce mot signifiait « maître », voire « Dieu » ou « le roi » lorsqu’il était précédé de l’adjectif grand.

Antoine Balpêtré : – L’affaire redeviendrait possible si on pouvait faire contrôler nos sterling par un spécialiste... Vous en connaissez un ?

Blier : – Le meilleur !... Pis blanchi sous le harnais, hein... Trente ans d’fausse monnaie et pas un accroc... Un mec légendaire, quoi... Les gens de sa partie l’appellent le Dabe et enlèvent leur chapeau rien qu’en entendant son blase... Une épée, quoi...

Balpêtré : – S’il est aussi fortiche que vous l’dites, ce... ce Dabe, Il doit avoir de gros appétits ! Combien va-t-il nous coûter ?

Blier : – Si un homme comme ça entre dans la course, ça n’a pas d’prix !... Parce qu’avec lui, y’a pas d’problème... C’est comme si on s’associait avec la Banque d’Angleterre... Nos sterling, on pourra les montrer à Pinay !...

Ginette Leclerc : - T’es là pour longtemps, j’espère ?

Gabin : - En principe, non, mais t’sais, dans les affaires, on sait jamais. Tu t’déplaces pour trois semaines, et pis tu peux rester vingt piges, ça c’est vu.

Gabin : - Pour une fois que je tiens un artiste de la Renaissance, j’ai pas envie de le paumer à cause d’une bévue ancillaire !

Blier : - Une quoi ?

Gabin : - Une connerie de ta bonniche...

Gabin : - Je connais ton honnêteté, mais je connais aussi mes classiques. Depuis Adam se laissant enlever une côte jusqu’à Napoléon attendant Grouchy, toutes les grandes affaires qui ont foiré étaient basées sur la confiance... Faire confiance aux honnêtes gens est le seul vrai risque des professions aventureuses.

Blier : - Entre nous, Dabe, une supposition... Hein, je dis bien une supposition, que j’aie un graveur, du papier, et que j’imprime pour un million de biftons. En admettant, toujours une supposition, qu’on soit cinq sur l’affaire, ça rapporterait, net, combien à chacun ?

Gabin : - Vingt ans de placard. Entre truands, les bénéfices, ça se partage, la réclusion, ça s’additionne.

François Rosay : - J’t’enverrai un gonze dans la semaine. Un beau brun avec des petites bacchantes. Grand. L’air con.

Gabin : - Ça court les rues, les grand cons.

F. Rosay : - Oui mais celui-là, c’est un gabarit exceptionnel ! Si la connerie se mesurait, il servirait de mètre étalon ! Y serait à Sèvres !

Gabin : - Maint’nant, dis donc Charles, si t’as besoin d’quelques briques, tu sais qu’je suis toujours un peu armé, moi.

Blier : - Oh ! Non. J’en suis pas encore là, j’suis pas v’nu pour te bottiner. Quoiqu’la fraîche elle décarre petit à p’tit, et pis si ça continue comme ça, un d’ces quatre, j’vais m’retrouver sur les jantes.

Gabin : - Bon, bah, puisque t’en es pas encore là, alors écoute-moi. Dis toi bien qu’tes p’tites misères, c’est rien à côté de c’qui t’attend si tu persistes dans tes rêveries. Parce que dans l’faux talbin, alors là tu vas la comprendre, ta douleur. Tu vas y laisser ta santé. Tu vas les découvrir, les vicieux. Pas ceux qu’tu connais d’habitude ; moi j’t’ parle des vrais, ceux qu’ont les grandes dents. Y vont t’becqueter tout cru,

les vilains. Note bien, j'sais pas pourquoi j'te raconte ça puisque tu s'ras encristé avant d'avoir touché une thune.

[encristé : du préfixe en- et de crist, poste de police, par apocope du romani cristani, boîte. La plupart des dictionnaires se trompent en y voyant un dérivé du nom Christ, d'où l'orthographe qu'ils en donnent.]

POÉSIE DE L'ARGOT

Cela a certes de quoi surprendre, étant donné le cloaque social où baigne l'argot, mais cette langue interlope de truands et de prostituées – volontiers violente et triviale, voire obscène – est capable, à l'occasion, non seulement d'être vraiment savoureuse, mais aussi d'accéder à une sorte de poésie drolatique. En voici quelques exemples :

Parmi les innombrables mots destinés à décrire par l'image et l'analogie, notons **la noire**, pour désigner la nuit, le **battant** ou **palpitant**, pour désigner le cœur, le **jonc**, qui désigne l'or parce qu'il est jaune, la **charmeuse**, qui désigne la moustache. Pour désigner le postérieur, surtout celui d'une dame, et particulièrement s'il est esthétique, les gens du milieu parlent du **valseur**, allusion à une danse gracieuse entre toutes.

Faire une fleur à quelqu'un : lui faire une faveur, lui rendre un service. Une image presque sulpicienne dans ce monde de brutes !

Fleur de bague : tatouage

Fleur de Marie : expression attestée au temps de Vidocq (au début du dix-neuvième siècle, donc) et désignant la virginité, allusion transparente à la Mère du Christ. Là encore, on peut voir dans cette appellation l'hommage du vice à la vertu. Chacun sait que naguère encore, beaucoup de filles de joie, conscientes de leur déchéance, donc naturellement humbles, avaient tendance à la piété, et notamment à la dévotion envers la Sainte Vierge.

Pour désigner le terrible échafaud, d'abord celui de la roue et de la potence, en dernier lieu celui de la guillotine, les mauvais garçons d'antan parlaient de **l'abbaye de monte-à-regret**. Le terme « abbaye » renvoie sans doute au caractère solennel et quasi métaphysique des derniers instants du supplicié (égayés, le cas échéant, par la présence d'un ecclésiastique). Quant à l'expression « monte-à-regret », elle se passe de tout commentaire. Dans le même ordre d'idées, on parle aussi de **l'abbaye de monte-à-rebours** et de **l'abbaye de saint Pierre**... Jadis, dans le milieu, on avait décidément de la religion !

Expressions argotiques qui se sont affadies au point de passer dans le langage familier courant :

Troquet

Taule

C'est dans la poche

Être en rogne, être en boule

Fortiche

Fastoche

Se magner (le popotin)

Copains, potes

Je la saute (pour dire « j'ai faim », plus courant que « je la sèche » pour dire « j'ai soif »)

LES JARGONS

J'avais prévu de vous parler en détail des *jargons*, qui consistent à modifier systématiquement la morphologie des mots selon telle ou telle recette, l'objectif – toujours le même – étant de rester incompris du commun des mortels, même sans parler l'argot proprement dit. Et puis, à la réflexion, j'ai pensé que ce serait ennuyeux, et j'ai promis de ne pas être pédant. Je me contenterai donc d'en signaler quatre, dont je ne dirai que quelques mots :

1. *Le largonji* (= *jargon*), qui a produit notamment *en loucedé*, signifiant *en douce*.

2. *Le louchebem* (= *boucher*), d'abord argot des bouchers de Paris et de Lyon, puis des mauvais garçons, qui est une application particulière du *largonji* et qui a produit, entre autres, le mot *labatem*, signifiant *tabac* ; Gaston Esnault donne du *louchebem* la définition suivante : « Le coup du père François pour le malheureux substantif, bâillonné par devant, offusqué par derrière, étripé jusqu'au cœur ».

3. *Le javanais*, qui consiste à introduire la syllabe *-av-* ou *-va-* à la suite de chaque consonne ou groupe de consonnes prononcé(e) dans un mot, par exemple *gravosse* (*grosse*), etc. Il s'agit plus d'un amusement de potache que d'un véritable code. Raymond Queneau en a donné, en 1947, un exemple fantaisiste dans ses « Exercices de style » : « *Deveux heuveureveus pluvus tavad, jeveu leveu reveuvivis deveunanvant lava gavare Sainvingt-Lavazavareveu* (Deux heures plus tard, je le revis devant la gare Saint-Lazare). Dans « Fric-Frac », Marcel (Fernandel) épate son collègue de la bijouterie en lui disant que « Bonjour, le beau Marcel » se dit en javanais « *Bavonjavour, laveu baveau Mavarçavel* ». L'appellation *javanais* vient de l'extraction du couple de lettres *av* dans *j'avais*, pris comme « modèle génératif », avec possibilité d'un jeu de mots sur *javanais*, au sens suggéré de « langue lointaine, donc étrange, incompréhensible ». Le javanais a fait fureur un certain temps, au point qu'était sorti un journal entièrement écrit dans ce jargon. Esnault le fait remonter à 1857 : il aurait été pratiqué par les prostituées et les voyous. D'autres pensent qu'il venait d'Extrême Orient, où il serait né dans certaines professions chez les Annamites. En fait, son origine est relativement obscure.

4. *Le verlan* (= *l'envers*), trop à la mode, trop « banlieue », trop vanté par les snobs actuels pour que j'aie vraiment envie d'en parler ici ; il est d'une telle pauvreté qu'on a peine à croire que c'est une langue vivante par rapport à l'argot, dont il a pourtant constitué un élément parmi beaucoup d'autres. Je laisse donc aux snobs de la branchitude le soin de se pencher avec piété sur les éructations inarticulées qu'on entend ici ou là, dans le métro, le RER ou les « chansons » des rappeurs. En voici tout de même quelques exemples plus ou moins connus : *meuf* pour *femme*, *keum* pour *mec*, *keuf* pour *flic*, *keubla* pour *black*, *beur* pour *arabe* (devenu ensuite *rebeu* par « reverlanisation »), etc. On est très loin d'Arletty et d'Albert Simonin...

N'oublions pas de signaler enfin le ou les jargons de l'administration publique, notamment le ministère des Finances, qui défient souvent tout décryptage...

Nous allons maintenant passer à la partie « travaux pratiques », avec un exercice de stylistique comparée entre la langue verte et la langue... grise.

* * *

LE CID EN LANGUE VERTE, À L'ATTENTION DES HOMMES

(« Le Comte », Roro-pête-sec)

- Roro - Eh Comte, j'ai à t'causer.
- « Le Comte » - De quoi ?
- Roro - D'mon paternel.
- « Le Comte » - Qu'est-c' qu'il a donc, ton dabe ? C'est pas la varicelle ?
- Roro - Il a qu't'y as collé une avoinée c'morninge
Et qu'ça y a pas plu rapport à son standinge.
- « Le Comte » - Et alors ? C'est pour ça qu'y m'envoie son lardon ?
- Roro - T'as d'viné. Y m'a chargé d'te rend' tes marrons.
- « Le Comte » - Non mais, esgourdez ça, les mecs : Bébé me cherche !
Des gnards gonflés commack, sans charres, y'en a pas l'erche !
Où on va si les mômes vienn' vous chercher du suif ?
Tiens, d'mon temps, pour moins qu'ça, on vous rectifiait l'pif !
Allez, allez, gamin, un conseil : tu t'débines
Et tu r'tourn' jouer aux billes ou jaffer ta Blédine !!
- Roro - Postillonn' donc pas tant. Ça fait peuple et ça tache...
On peu' en caser une, maint'nant, môssieur l'apache ?
Mon paternel, parole, c'était pa' une gonzesse
Avant d'morfler dix piges pour un casse, à Gonesse...
- « Le Comte » - C'é'un cave, un locdu, une donneuz', ton daron,
Et j'y ai fait becqu'ter toutt' ses ratich' bidon !!
- Roro - Y'en avait pas deux comm' cézigu' pour la castagne,
Et les d'mi-sels comm' toi, qu'ont jamais connu l'bagne,
Il les cassai' en deux, ça faisait pas un pli !
C'est c'qui va t'arriver pas plus tard qu'aujourd'hui !
- « Le Comte » - Tu sais à qui tu causes, au moins ? Y'a pas maldonne ?
- Roro - J'cause à un endoffé, un mec qui s'déballonne !!
- « Le Comte » - Banco, p'tit gars ! Dommage... T'as plutôt une bonn' bouille,
Mais c'est pas ce lanc'-pierre que t'as là dans la fouille
Qui va t'servir des masses contre mon Beretta !
(il chope son feu en faux derche)
- Roro - Tâte un peu d'ce potage : c'est d'la part de Papa !!
*(il déballe son calibre fissa et défouraille.
Le Comte bloque les dragées en plein bocal
et va à dame, refroidi recta)*
- Roro (seulâtre) - Ça, c'était du gâteau, mais y'a Chichi-Peau-d'Pêche...
Après un coup commack, c'est couru : elle me bêche...
(il s'esbigne en loucedé)

TRADUCTION LIBRE EN FRANÇAIS CHÂTIÉ,
À L'ATTENTION DES CAVES ET AUTRES MAL-COMPRENANTS
(qui non seulement ne jaspinent pas la langue verte, mais n'y entravent que dalle, les branques !)

(Le Comte, Don Rodrigue)

- Rodrigue - Puis-je vous parler, Comte ?
- Le Comte - Et de quoi ?
- Rodrigue - De mon père.
- Le Comte - Serait-il égrotaut, perclus ou grabataire ?
- Rodrigue - Ce matin, vous rossâtes mon illustre parent,
Et il lui en cuis fort, eu égard à son rang.
- Le Comte - Est-ce pour ce motif qu'il me mande son fils ?
- Rodrigue - Oui-da, Seigneur, à fin que je vous estourbisse.
- Le Comte - Oyez, oyez, Messires ! L'enfant cherche querelle !
Les blancs-becs tant hardis ne sont point kyrielle !
Il tête sa nourrice et joue à être un homme !
Tu as tort de moquer ainsi un gentilhomme !
Où va-t-on si de fols damoiseaux vous défient ?
Jadis, un affront moindre coûtait honneur et vie !
Va-t-en, impertinent, après cette saillie !
Va retrouver tes jeux, va manger ta bouillie !
- Rodrigue - Vous en bavez de rage ! Vous dérogez, Monsieur.
Souffrez que j'interrompe ce flot injurieux.
Don Diègue, sachez-le, fut un grand capitaine
Avant que de laisser un bras en Aquitaine...
- Le Comte - Ha ha ! Cet impotent, ce ventre mou, ce couard
Méritait quelques coups du plat de mon braquemart !
- Rodrigue - En ses jeunes années, le duel était sa joie,
Et ceux de votre espèce, tout attifés de soie,
Il les exécutait impitoyablement !
C'est ce que je vais faire, et immédiatement.
- Le Comte - Dans ton ire, ne te trompes-tu point de personne ?
- Rodrigue - Je sais ce que vous êtes : un lâche qui raisonne !
(il dégaine posément)
- Le Comte - Eh bien, soit ! Je déplore qu'il me faille t'occire,
Mais cette pauvre dague ébréchée que tu tires
Ne peut rien contre ma glorieuse rapière !
(il dégaine à la sournoise et se fend)
- Rodrigue - Tâtez donc de ce dard : je le tiens de mon père !
(esquivant avec souplesse, il frappe de côté. Touché en plein cœur, le Comte s'effondre, raide mort)
- Rodrigue - La tâche fut aisée, mais que dira Chimène ?
(seul) Meurtrier de son père, vais-je encourir sa haine ?
(il s'éloigne discrètement)
-